

1

30 juillet 1944

Hana

Hana appuya son visage contre la vitre du tram, incapable de croire à la réalité de ce qu'elle voyait au-dehors. Ses sœurs et elle s'efforçaient de paraître calmes lorsqu'elles rejoignaient leurs stations respectives pour se former auprès de l'AK, mais cette fois-ci, il était difficile de se montrer impassibles, car une étrange panique régnait à Varsovie. Des soldats allemands défilaient le long de l'avenue de Jérusalem, mais ils ne ressemblaient à aucun des Allemands qu'elle avait vus jusqu'à présent. Ils raclaient le sol de leurs pieds chaussés de bottes cavalières boueuses, et leur regard était rivé sur la chaussée de la ville qu'ils avaient envahie avec arrogance cinq ans plus tôt. Leurs uniformes étaient déchirés et mal ajustés, ils affichaient un air de défaite. Elle agrippa les bras de Zuzi et d'Orla, et désigna du menton l'étonnante scène qui se déroulait derrière la vitre.

Zuzi prit un air réjoui.

— Regarde-les, à se traîner dans la fange dont ils proviennent !

— Zuzi, chut !

Hana jeta un regard nerveux à la ronde, consciente, comme toujours, de son devoir, en tant que sœur aînée,

de veiller sur ses cadettes. Elles se trouvaient dans l'unique wagon polonais, le seul sur les trois wagons du tramway, l'avant étant réservé — *Nur für Deutsche*, « aux Allemands seulement » —, mais on ne savait jamais qui était en train de vous écouter.

Aucun Polonais ne serait allé moucharder de son propre chef, mais il y avait des soldats partout.

— Ne t'inquiète pas au sujet des Allemands, répliqua Zuzi. Ils sont bien trop occupés à déguerpir pour écouter ce que nous disons. Regarde.

Elle avait raison. Le tram était en train de s'arrêter près de la gare principale de Varsovie, à Srodmiescie, le centre moderne de la ville, et à l'avant, deux wagons crachèrent un grand nombre d'Allemands bien habillés, traînant derrière eux des valises, des sacs et des malles, et se pressant vers la gare.

— Ils s'en vont ?

Hana rapprocha encore son visage de la vitre. En pleine saison estivale, celle-ci était brûlante, mais elle ne voulait pas manquer l'événement. Les familles allemandes qui sortaient du tram en rejoignaient de nombreuses autres qui gagnaient la gare dans de luxueuses voitures, à pied ou même dans des charrettes tirées par des chevaux. Il s'agissait d'un exode qui n'avait d'équivalent que celui des pauvres Juifs chassés du ghetto l'année précédente.

— Dommage qu'il n'y ait pas de chambre à gaz pour ces salauds, marmonna Zuzi.

— Zuzi ! Chut.

Hana tira désespérément sur la manche de sa sœur, pour qu'elle se montre moins virulente. Elle comprenait ses sentiments, naturellement, mais il valait mieux qu'elle les exprime au sein de l'univers protégé de la boulangerie de leur mère.

— Ils ont l'air si tristes, commenta Orla, en posant ses mains sur la vitre, comme pour les tendre à l'extérieur et venir en aide aux fuyards.

En suivant la direction du regard bleu de sa plus jeune sœur, Hana aperçut une mère se débattant entre un bébé et un bambin tout en tirant une énorme valise en direction de la gare. Le bébé pleurait, l'enfant traînait les pieds, et la mère paraissait terrifiée. Cependant, tandis qu'elles l'observaient, un soldat musclé se pencha pour offrir du chocolat au bambin et s'empara de la valise, délestant la femme blonde de sa lourde charge.

— Mon cœur saigne, railla Zuzi d'un ton sarcastique.

Orla s'écarta de la vitre.

— Tu as raison. Désolée. Mais c'est tellement affreux. Ce sont aussi des êtres humains.

Orla avait raison, se dit Hana, et elle se fraya un chemin vers elle pour la serrer dans ses bras pendant que le tram redémarrait. Orla la regarda avec admiration. Sa petite sœur avait eu dix-huit ans récemment. C'était une jolie jeune femme qui possédait la chevelure la plus claire des trois sœurs. Ceux de Zuzi étaient presque noirs, comme ceux de leur père, ceux d'Hana avaient une teinte de « paille séchée » – noisette, selon les termes de son adorable mère –, mais Orla, tout comme Magda, possédait le blond clair d'un ange et ses yeux bleus étaient toujours assortis d'un sourire – ou de larmes, en particulier dans les situations dans lesquelles des enfants étaient concernés.

— On dirait que tout va être bientôt terminé, ma petite Lania, constata Hana.

Orla sourit en entendant le surnom que lui donnait sa famille : Lania – « biche » –, inspiré par cet animal qu'elle adorait apercevoir pendant son enfance lors de promenades dans les forêts au nord de Varsovie. Désormais, ces forêts étaient remplies d'hommes et de femmes de l'AK – le sigle de l'*Armia Krajowa*, ou « Armée de l'Intérieur » –, et Lania était devenu son pseudonyme au sein de cette armée. Non qu'elle veuille combattre, Dieu soit loué – ou du moins, uniquement à sa manière, comme leur mère le

leur avait enseigné, car la plus jeune et la plus douce des sœurs Dabrowska apprenait le métier d'infirmière. Ses compétences allaient peut-être bientôt être utiles.

— Regardez-les, persifla Zuzi en désignant un autre groupe de soldats dans la rue, tout aussi débraillés que les précédents. Ils fuient les Russes. L'Armée rouge ne doit pas être loin. Nous devons nous soulever et nous emparer de la ville pendant qu'ils sont en déroute.

— Lorsque le moment sera propice, nous agirons, confirma Hana, s'efforçant de calmer sa sœur au caractère belliqueux.

— Comment pourrait-il y avoir un moment plus propice que celui-ci ? interrogea Zuzi, dont les yeux sombres brillaient d'un éclat fiévreux.

Elle n'avait pas tort. Hana travaillait comme agente de liaison et transmettait des messages secrets entre les nombreuses unités de l'AK, l'armée clandestine qui, à Varsovie, était forte de quarante mille têtes, et elle savait que le désir de livrer combat s'intensifiait. La veille, le gouverneur Fischer, dirigeant nazi de Varsovie, avait donné l'ordre de se présenter à tous les hommes polonais en âge de remplir leurs « obligations militaires », et elle avait passé la journée à transmettre les instructions de l'AK, qui consistaient à ignorer ces convocations. Cela constituait un risque, car les Allemands hésitaient rarement à exercer de brutales représailles, mais ce n'était pas aussi risqué que de laisser tous les hommes en âge de combattre être empêtrés. Toutefois, rien ne s'était produit ; les Allemands semblaient réellement être sur les dents.

Hana circulait avec sa miche de pain sous le bras, se demandant quelles seraient ses instructions du jour. Transporter des messages secrets était une tâche qui lui convenait à merveille et lui permettait d'utiliser sa connaissance quasi parfaite de la ville pour se déplacer. Cependant, il s'agissait d'une mission dangereuse, car

quiconque était surpris à transmettre des instructions de l'AK était exécuté pour trahison. Jusqu'alors, sa tactique, consistant à transporter les ordres officiels dans l'une des miches de pain fraîchement cuites de sa mère, l'avait protégée, mais comme les Allemands devenaient plus nerveux, et la situation de l'AK plus explosive, le risque était plus élevé. Quelque chose allait se produire.

Dans le tram, tous les passagers observaient les Allemands fuir en nombre, et Hana sentait que l'atmosphère s'échauffait, comme si les lignes électriques des tramways circulaient non seulement au-dessus de la tête des Varsoviens, mais passaient également dans leurs corps. Ils avaient été si longtemps opprimés par les Allemands, si longtemps traités comme des citoyens de seconde zone dans leur propre ville, se voyant refuser l'accès aux meilleurs restaurants, aux théâtres et aux cinémas, interdits d'entrer au gouvernement, et même d'étudier...

Les *Volksdeutsche* étaient les civils nés en Allemagne qui avaient été envoyés par milliers dans la Varsovie occupée, et ils se pavanaient dans la ville comme si elle leur appartenait. Les nazis avaient confisqué de nombreux commerces aux Polonais, confiant des entreprises familiales vieilles de plusieurs siècles à ces parvenus sans montrer la moindre gratitude ni offrir la moindre compensation. Pire encore, ils avaient réquisitionné les maisons et les appartements des Juifs, les parquant dans un ghetto, et installé ces cinglés d'Allemands dans leurs foyers. Cela était barbare, et les Varsoviens détestaient les *Volksdeutsche* presque autant que les soldats nazis.

Toutes les écoles et les universités polonaises avaient été fermées. Entre deux missions d'agent de liaison, Hana préparait un diplôme d'architecture en suivant secrètement des cours dispensés à leurs risques et périls par des hommes et des femmes courageux susceptibles d'être arrêtés à tout moment. Elle avait vu trois de ses profes-

seurs subir le même sort que son père l'année précédente, et souhaitait désespérément que les occupants qu'elle détestait tant soient vaincus, afin de pouvoir de nouveau étudier librement et soustraire la ville qu'elle aimait aux ravages de la guerre. Elle était certaine que son père aurait été fier de la voir agir, tout comme il aurait été fier de la voir épouser Emil, son amour...

Hana serra légèrement ses bras autour d'elle, ce qu'elle faisait chaque fois qu'elle songeait à son fiancé, un pilote polonais qui avait dû fuir Varsovie lorsque la ville avait été occupée par les Allemands en 1939. Cela faisait cinq longues années. Elle savait qu'il avait trouvé refuge en Grande-Bretagne et qu'il employait courageusement ses compétences au sein de la RAF, mais elle ne l'avait pas revu depuis. Il avait alors une large carrure, était solidement charpenté et avait un sourire en coin qui lui réjouissait le cœur chaque fois qu'elle le voyait, mais elle se demandait à quoi il ressemblait aujourd'hui. La guerre l'avait-elle rendu aussi filiforme qu'elle ? Ses épaules s'étaient-elles voûtées, après son si long séjour dans un pays étranger ? Les dangers encourus dans son métier de pilote lui avaient-ils ôté son merveilleux sourire ? Était-il d'ailleurs encore vivant ? Elle avait reçu sa dernière lettre plusieurs semaines auparavant, mais il était actuellement impossible d'envoyer du courrier, et elle refusait de perdre espoir. Elle attendait avec impatience la libération pour le retrouver. Et alors...

— Nous devons nous montrer prudentes, chuchota-t-elle à l'intention de ses sœurs. Les Russes sont imprévisibles.

— Les Russes sont de notre côté, déclara avec force Orla. Ce sont nos alliés !

Hana lui sourit avec tendresse.

— Les Russes ne sont pas nos alliés, mais les alliés de nos alliés, rectifia-t-elle. Staline n'a pas de relations diplo-

matiques avec la Pologne et il aimeraient l'intégrer à son Empire, une volonté des Russes depuis toujours.

— C'est pour cette raison que nous devons nous révolter et reprendre Varsovie nous-mêmes, insista Zuzi, repoussant impatiemment les mèches brunes qui retombaient sur son visage. Vous n'avez pas envie de les occire, vous ?

— Je ne sais pas ce que veut dire « occire », se déroba Orla.

Zuzi secoua la tête.

— Eh bien, tu devrais.

— Oui, Zelazo...

Hana sourit en entendant sa réponse. Zelazo — « fer » — était le pseudonyme de Zuzi au sein de l'AK, qu'elle avait choisi lorsqu'elles avaient rejoint la résistance quelques jours après l'exécution de leur père en 1939. La deuxième des filles Dabrowska combattait au sens traditionnel du terme au sein des Minerki, une unité entièrement féminine de combattantes formées à l'usage des explosifs. Ses camarades et elles avaient fait dérailler un grand nombre de trains allemands, ou réduit en miettes des usines au cours des deux années passées, et cette tâche convenait à sa personnalité combative. Elle avait choisi le nom de code Zelazo, car, avait-elle dit, son cœur était fait de métal, et il en serait ainsi jusqu'à la défaite des Allemands. Hana était triste de constater que Zuzi était résolument célibataire à vingt-deux ans, mais en cette période de guerre, sa sœur avait légitimement le droit de préférer les mines aux hommes.

— Allez, venez ! s'exclama Zuzi. C'est notre arrêt.

Hana descendit en trombe du tram avec ses sœurs et leva instinctivement les yeux vers le ciel bleu au-dessus d'elle. Les Alliés allaient probablement envoyer des avions, s'ils avaient appris que les Allemands étaient en train de battre en retraite. Les pilotes polonais rentreraient peut-être pour

participer à la libération de Varsovie, comme ils en avaient fait le serment.

— Je suis déchiré d'avoir à te quitter, lui avait dit Emil le jour où ils avaient dû se séparer, et il l'avait serrée si fort dans ses bras que presque toutes les parties de leurs corps avaient été en contact — ce qui avait éveillé son désir pour lui.

— Si tu restes, ils te tueront.

Ils en étaient conscients tous les deux ; le mariage qu'ils avaient planifié risquait de se transformer en funérailles. La réputation des pilotes polonais était telle qu'ils n'auraient pas été laissés en vie, et effectivement, après leur départ, ceux-ci avaient fait leurs preuves au cours de la bataille d'Angleterre. Des informations avaient été transmises par les haut-parleurs installés par les nazis à Varsovie, qui crachaient en crépitant des récits vantant l'audace et le talent de la Luftwaffe, alors que les radios clandestines avaient évoqué des récits bien différents — de Spitfire et de Hurricane défiant les Messerschmitt, et protégeant le précieux bras de mer qui séparait la Grande-Bretagne du reste de l'Europe contre l'envahisseur nazi.

Durant des mois, Hana avait redouté le pire, craignant d'apprendre la mort d'Emil, mais elle avait fini par recevoir une précieuse lettre de sa part, dans laquelle il faisait modestement part de « quelques succès » et lui parlait de la peinture violette dont il avait orné le dessous de son avion en son honneur. Fiolet était le surnom qu'il lui avait donné durant l'été féerique de 1939, car, avait-il dit, les pétales de la petite violette avaient la forme de coeurs et il lui avait fait don du sien. Peu après, les Allemands avaient envahi le pays, les Russes sur les talons, et tout avait changé.

Hana avait adopté le nom de code Fiolet, en hommage à Emil, dont les lettres avaient continué d'arriver, noircies par le stylo du censeur, mais emplies d'amour malgré tout. Puis,

l'année dernière, elle avait appris qu'en raison de l'invasion de l'Italie par les Alliés, Emil avait été posté à Brindisi. « Nous arrivons, mon amour, avait-il écrit. Lève les yeux vers le ciel, et lorsque tu verras du violet, tu sauras que je suis tout près. » Cela allait-il bientôt être le cas ? C'était presque trop merveilleux pour y croire.

Hana se reprit et se tourna vers ses sœurs pour les serrer contre elles avant qu'elles ne se dirigent, séparément, vers leur lieu de formation secret de l'AK – pour Zuzi les forêts situées au nord de la ville, pour Orla l'hôpital situé en bordure de Stare Miasto, la vieille ville médiévale, et pour Hana son unité de liaison, sur place, à Srodmiescie.

— Les Russes arrivent, chuchota Zuzi tandis qu'elles s'étreignaient toutes les trois. Ils ont parcouru sept cents kilomètres au cours des six dernières semaines... Pourquoi s'arrêteraient-ils à Varsovie ? Nous allons être libérées, les filles, nous allons vraiment être libérées !

— Tu le penses ?

— Je le sais. Tata¹ doit être tout heureux de regarder la ville de là-haut.

Hana éprouva une forte émotion à l'évocation de leur père, et elle jeta instinctivement un coup d'œil en direction de la prison de Pawiak, qui se dressait, sombre et menaçante, un peu plus haut dans la rue. En l'observant plus attentivement, elle aurait aperçu les corps qui y étaient constamment suspendus, comme celui de Kaczper autrefois, mais elle évita résolument d'observer les silhouettes ballantes dont les ombres tragiques hantaient Varsovie, et embrassa Zuzi.

— Fais attention à toi.

— Sois sur tes gardes, lui recommanda à son tour Zuzi.
On se voit au coucher du soleil !

1. NdE : « Papa », en polonais.

— On se voit au coucher du soleil, renchérit Orla, qui se dirigea vers le tram qui la conduirait à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Hana resta immobile, regarda ses sœurs s'éloigner, entendant encore résonner à ses oreilles l'écho de leurs paroles. « On se voit au coucher du soleil » était une phrase en usage depuis toujours au sein de la famille – rappelant que, quels que soient les défis que ses membres allaient rencontrer au cours de la journée, ils seraient de nouveau ensemble avant que celle-ci ne se termine. Ils la prononçaient avec une détermination accrue depuis que le simple fait de se retrouver assis autour de la table en fin de journée était devenu moins sûr qu'auparavant, et Hana ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'inquiétude. Comment aurait-il pu en être autrement ?

— On se voit au coucher du soleil ! s'exclama-t-elle également à l'intention de ses sœurs.

Coinçant sa miche de pain évidée sous son bras, elle remonta les ruelles jusqu'à son centre de liaison, dissimulé à l'étage d'un petit salon de beauté délibérément trop miteux pour attirer les *Volksdeutsche*. En haut de l'escalier, elle constata que les autres agentes de liaison étaient très agitées.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

— C'est l'apogée ! répondit l'une des filles en lui tendant une feuille de papier. Lis le message du jour...

Hana baissa les yeux. Là, en caractères noirs gras, estampillés par le commandant Bor en personne, figuraient les mots que tous les Varsoviens attendaient sans doute :

Du commandant Bor à tous les agents de l'AK dans la zone de Varsovie : j'annonce l'état d'alerte. Toutes les troupes et les auxiliaires doivent se tenir prêts à l'action. L'heure « W » est proche.

L'heure « W » : W pour *wystapienie* – « insurrection ». Enfin ! Hana songea à Zuzi, qui serait heureuse d'apprendre la nouvelle ; à Orla, qui allait s'inquiéter de ses conséquences ; à Babcia Kamilla, qui appellerait à la révolution ; à Jacob, son frère adolescent, qui voudrait à tout prix participer ; et à leur mère, Magda, qui attendrait dans la boulangerie qu'ils rentrent à la maison au coucher du soleil. Brusquement, les chances qu'ils puissent tous le faire lui semblaient diminuer dangereusement, mais qu'y pouvaient-ils ? Si la position des nazis s'affaiblissait, l'AK devait agir.

Tata leur avait demandé de continuer le combat, Hana était déterminée à remplir sa promesse envers lui et envers toutes les personnes piégées dans cette ville brutalement occupée. Si les Russes arrivaient, ils devaient se soulever, reprendre Varsovie et les accueillir comme des alliés. Cela ne devrait pas représenter plus de quelques jours de combat, et en valait la peine s'il était question de retrouver enfin la liberté.

La liberté d'être avec Emil.

Hana s'empara avec avidité d'une dizaine d'ordres officiellement estampillés pour les remettre aux commandants de sections qui lui étaient affectés, cachés dans la ville, et les glissa dans sa miche de pain. Ses mains tremblaient, mais elle pensa à son père et au serment que sa famille avait prêté de venger sa mort. Ils avaient tenu bon. Il était temps de porter la nouvelle dans tout Varsovie ; temps de répliquer, enfin.